

2e dimanche de carême (A)

— 1 mars 2026 — Saint-Eustache (18h30) —
Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (17:32)
Gn 12, 1-4a / Ps 32 (33) / 2 Tm 1, 8b-10 / Mt 17, 1-9

Frères et soeurs, nous voici donc à la deuxième étape de notre chemin de carême. Et évidemment, on ne peut pas trop « serrer les boulons », on ne peut pas traverser ce temps en millimétrant tout. Néanmoins, il ne faut tout de même pas perdre de vue la cohérence profonde qui est celle de ce Temps.

La première étape, c'est toujours le départ au désert. La deuxième étape, c'est toujours la transfiguration. Et à partir de la semaine prochaine, nous allons vivre ces très grands moments, à la suite d'ailleurs de celui que nous vivons aujourd'hui dans l'Évangile de Jean, en vivant, avec les catéchumènes, les scrutins ; en rencontrant ici la Samaritaine, là l'aveugle-né, plus tard Lazare que le Seigneur ramènera à la vie. Autant d'étapes qui structurent notre chemin vers Jérusalem.

Et j'aime toujours à rappeler, parce que ça nous redonne le « la » au fond de notre démarche de carême, j'aime toujours à rappeler l'oraison du premier dimanche de carême : « Accorde-nous, Seigneur, tout au long de ce carême, de progresser dans la vraie connaissance de Jésus le Christ. » Il faut le rappeler parce que, quelquefois, on pourrait se centrer un peu plus sur nous-mêmes en pensant davantage au carême comme à un temps de pénitence, d'exercices, d'ascèse... et il est cela. Mais il n'est cela de manière valide et féconde que si, justement, il est l'occasion d'un décentrage. Je repense à ce que disait le Père Teilhard de Chardin lorsqu'il nous mettait un peu devant nous-mêmes. Et il nous invitait dans un premier temps à nous *décentrer*, c'est-à-dire à nous dessaisir un peu de nous-mêmes, à faire un pas de côté, à nous *surcentrer*, c'est-à-dire à nous recentrer sur le Christ, et enfin à nous *recentrer*, à retomber sur nos pieds, mais de manière nouvelle. Et c'est cela que le carême nous propose de faire.

Le premier dimanche, lorsque nous avons envisagé le départ au désert, c'était d'abord le départ au désert *du* Seigneur Jésus, et ça nous disait quelque chose *du* Seigneur Jésus. À la question de savoir « pourquoi est-ce qu'il traverse ça ? » la réponse est à la fois simple et toujours trop riche : « C'est parce qu'il épouse notre condition et que nous-mêmes, nous sommes constamment confrontés à la question du choix. » Et quelquefois, lorsque nous sommes vulnérables, patraques, « pas bien dans nos baskets », les choix peuvent devenir plus difficiles, la lucidité peut parfois nous manquer, la faiblesse pourrait nous conduire à faire des choix qui ne soient pas les meilleurs pour nous.

Le Seigneur est précisément dans cette faiblesse, et il nous invite à l'habiter comme il l'a fait. Saint Augustin disait : si le Seigneur a été tenté et s'il a vaincu — c'est-à-dire s'il a su faire les bons choix —, c'est pour que toi qui es affronté à la tentation constamment, tu saches aussi résister, et du cœur de la tentation, même dans la faiblesse, que tu saches, avec lui et par sa force, faire les bons choix. Les bons choix, ce sont ceux qui sont bons pour nous, devant Dieu et devant nos frères. Ce sont ceux qui nous font grandir. Ce sont ceux qui nous élargissent le regard et le cœur. Ce sont ceux qui nous mettent le cœur au large.

Et le carême, c'est une démarche profondément, je l'ai dit, ascétique, mais c'est aussi une démarche profondément contemplative. Et qu'est-ce que c'est que la contemplation? Il ne faut pas trop se raconter d'histoire, ne serait-ce que pour s'imaginer que c'est réservé aux autres et qu'on en est dispensé. Non, la contemplation, comme disait un grand auteur, c'est *un long regard posé sur le Sauveur*.

Et aujourd'hui, nous sommes avec Pierre, Jacques et Jean. Ils suivent Jésus. Constamment, ils sont déroutés par Jésus. Qu'est-ce qu'ils ont devant eux ? Ils ont l'homme de Nazareth, éminemment homme parmi les hommes. Je dis éminemment, tout comme j'aurais pu dire « banalement » homme parmi les hommes. Et l'humanité de cet homme-là, Jésus de Nazareth — le fils pour tout le monde, de Joseph et de Marie, sans trop faire de distinguo à l'époque —, l'humanité de cet homme-là, elle est l'écrin de quelque chose. Elle est d'abord l'écrin d'une vraie humanité, qui ne triche pas avec la nôtre. Il a épousé ce que nous sommes, il est véritablement l'un des nôtres.

Mais il vient aussi d'ailleurs. À plusieurs reprises déjà, j'ai cité ici, ne serait-ce que les titres (les livres sont un peu plus compliqués, mais au moins les titres sont assez parlants), les titres du Père Joseph Moingt, un grand jésuite qui a vécu, je crois, jusqu'à 104 ans. Il a travaillé toute sa vie. Beaucoup. Il avait écrit un premier livre qui s'appelait : « L'homme qui venait de Dieu ». Et puis plus tard, il a continué sa recherche avec des livres qui portaient le titre de : « Dieu qui vient à l'homme ».

Et c'est Jésus devant lequel nous sommes. C'est Jésus que nous contemplons. Et avec Pierre, Jacques et Jean, nous accueillons — parce que ça fait partie de notre foi — *consubstantielle* à nous selon l'humanité, nous accueillons l'humanité du Seigneur. Et si nous suivons cette humanité jusqu'au bout, elle va nous dire quelque chose d'autre. Elle va nous dire d'où elle vient, elle va nous dire où elle va. Elle va nous dire aussi d'où nous venons et où nous allons. Il est venu de Dieu et il retourne à Dieu. Il est venu de l'amour et il retourne vers la plénitude de l'amour. Comme nous, nous venons de l'amour et nous marchons vers la plénitude de l'amour, tout en devant — et c'est le drame de notre vie — éprouver tout ce qui est réticent à l'amour, refusant l'amour à l'extérieur de nous, mais d'abord en nous.

Et c'est cela le sens du combat du carême : essayer de nous délester de tout ce qui n'est pas choix de vie, de tout ce qui n'est pas choix de vérité, de tout ce qui n'est pas choix de lucidité, et surtout de tout ce qui n'est pas choix d'amour avant toutes choses, en première instance et en dernière instance. C'est là l'objet de toute la révélation. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, dans une espèce de parenthèse étonnante de lumière, qui nous dit quelque chose de l'expérience que Pierre, Jacques et Jean ont faite, ce n'est pas un hasard si dans cette parenthèse de lumière, au centre de l'image, il y a Jésus ; dialoguant avec lui, il y a Moïse et il y a Élie, toute la Torah, tous les prophètes, autant dire, toute l'Écriture. Et toute l'Écriture n'a pas trente-six objets, elle n'en a qu'un : 1) nous conduire au Christ, et 2) nous conduisant au Christ, nous conduire aussi à nous-mêmes — nous conduire aussi à nous-mêmes — en lui, pour que en lui, nous connaissions certes notre péché, mais pour que surtout, en lui, nous connaissions, nous éprouvions, nous creusions l'intention de Dieu à notre égard.

Et cette intention, de toujours à toujours, il n'y a pas une ligne, pas un moment de toute l'Histoire Sainte qui fasse exception, de toujours à toujours, c'est une intention de Salut. On pourrait traduire, c'est peut-être un peu malicieux, mais ce n'est pas non plus complètement faux ni complètement idiot, cette intention de salut, c'est d'abord une intention de santé. « *Salus, salutis* » en latin, ça veut dire les mêmes choses, « salut », ça veut même dire d'abord « santé ». Autrement dit, ce que le Seigneur veut pour nous, c'est que nous vivions d'une humanité pleine et entière, non pas d'une humanité qui se pense d'abord comme blessée et qui passerait son temps à pleurer sur son péché. Il faut pleurer sur son péché, on est bien d'accord. Je suis dominicain et notre père, Saint Dominique, nous dit-on, passait sa nuit sur les marches du chœur à pleurer : « Mon Dieu, ma Miséricorde, que vont devenir les pécheurs ? Aie pitié de ton peuple ! »

Mais plus que tout, il nous faut avoir regard à celui qui nous remet debout, à celui qui nous remet en marche, parce qu'il a partagé tout ce que nous vivons, sans tricher. Et s'il l'a fait, c'est profondément *pour nous*, au sens où nous disons cela dans le credo : « pour nous les hommes, et

pour notre salut » — « pour nous les hommes » (*propter nos homines et propter nostram salutem*). *Pour nous*.

Nous sommes aujourd'hui sur la montagne avec Pierre, Jacques et Jean. Je vous laisse rentrer dans le tableau. C'est cela qu'il faut faire. Il ne faut pas rester dehors. Il faut bien se dire que cette expérience, si elle nous est rapportée (alors que, comme la semaine dernière, en partant au désert, Jésus s'était mis à l'écart, avec simplement un petit échantillon de proches qu'il avait emmené avec lui), néanmoins, puisque ça nous est donné ici par Matthieu, comme ça nous est donné par les évangélistes en général, nous sommes invités à entrer dans ce tableau, à nous-mêmes être sur le Thabor.

Nous sommes avec Jésus et subitement, nous le voyons d'une manière toute différente de celle où il se présente habituellement. Si en général on le rencontre sous les espèces de l'humanité qu'il porte avec nous, ici, nous voyons subitement la lumière qui est en lui. Dans la Bible, on appelle ça : sa « gloire ». C'est pas simplement un rayonnement, c'est aussi une densité, c'est aussi une profondeur. Pierre, Jacques et Jean voient. Ils ne voient que trop. Littéralement, ils en prennent plein les yeux. Ça les aveugle. Ça aveugle les yeux de chair qu'ils ont, mais ça aveugle aussi sans doute les yeux de leur intelligence. Qu'est-ce qu'ils peuvent faire d'un moment pareil ? Qu'est-ce que peut bien vouloir dire que ce moment d'éclat ? Qu'est-ce que peut bien vouloir dire que cette venue de Moïse et d'Élie dans la lumière, dans le nimbe de lumière où se trouve Jésus et qui dialoguent avec lui ?

Pour Pierre, Jacques et Jean, qui vivent de la longue mémoire et de la longue tradition d'Israël, ça dit qu'il y a quelque chose qui conflue vers le Seigneur Jésus. Quelque chose qui vient de la Torah, quelque chose qui vient des prophètes. D'autres évangélistes nous donnent des clés en nous disant que dans la nuée, dans la transfiguration, Moïse et Élie parlent avec Jésus « de son exode qui allait avoir lieu à Jérusalem ».

Jésus, pleinement homme, sans tricher, pleinement Dieu, pour nous. Jésus, notre Seigneur et notre frère. Lorsque l'on lit le serment de Saint Léon que nous avons ce dimanche pour l'Office des lectures, et je conclus là-dessus, Saint Léon nous explique que si le Seigneur a voulu ce moment pour ses apôtres, c'est pour les préparer à d'autres moments bien réels. Nous sommes sur le chemin qui nous conduit à Jérusalem. Et à Jérusalem, que va vivre Jésus ? Il va vivre le moment du grand choix indémenti de sa vie, il va sceller son témoignage, il va marcher vers sa Passion, sa mort et sa résurrection. Et la montagne du Thabor, toute de lumière, avec la voix du Seigneur, nous prépare au Golgotha : montagne de ténèbres où toute voix se sera tue. Aucune voix ne viendra du ciel pour dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! », au motif que sur la croix, il y aura un être humain réduit à rien, en charpie, incapable de dire quoi que ce soit, ne représentant plus rien. Repensez au Chant du Serviteur d'Isaïe, tellement défigurés qu'il n'avait plus figure humaine.

Alors, nous sommes sur un chemin de Pâques et nous gardons constamment présente à l'esprit la croix du Seigneur. Ce vers quoi nous allons au Vendredi Saint. Cette croix qui nous dit l'amour qui ne ment pas. Cette croix qui nous dit le point de non-retour de l'amour qui se donne sans rien garder. Mais il est vrai, que ce moment de la croix, ce moment du Golgotha, sera difficile à passer. Nous nous préparons à le vivre ensemble le Vendredi Saint.

Aujourd'hui, la Transfiguration nous prépare, de sorte que lorsque nous y serons, nous n'ayons pas l'idée que Dieu a déserté ce monde qui souffre, mais que, au contraire, traversant l'épreuve avec Jésus, allant jusqu'à dire avec lui : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », quelque chose en nous résiste et nous dise que le Seigneur est avec nous en tout temps. Parce qu'il n'a fait l'économie de rien, surtout pas des pires moments que nous pouvons traverser. Ce n'est pas quelque chose qui est livré exactement à notre affectivité, sinon on ne tiendrait pas le coup. C'est quelque chose qui est livré à notre foi — à notre foi, à notre foi nue. Nous poser devant la croix du

Seigneur, se demander d'ailleurs, comme l'a fait un certain Saul de Tarse à une époque, en quoi un crucifié de plus, ça pouvait être un messie. Mais voir non pas le Crucifié réduit à rien, mais l'homme qui a aimé jusqu'au bout. Cet homme dont quelqu'un pourra dire en le regardant sur la croix : « vraiment, celui-ci était fils de Dieu. »

Vivons ce moment de lumière en célébrant l'eucharistie ce soir, soyons avec Pierre, Jacques et Jean sur cette montagne de lumière, n'ayons pas trop l'illusion qu'on peut s'y attarder, elle n'est pas là pour ça, elle est juste un moment sur un chemin. Comme le Golgotha sera un moment sur un chemin. Ce ne sera pas la fin de l'histoire, ce sera le point de non-retour d'une histoire d'amour, d'amour divin et de salut, qui se poursuivra par-delà la mort vers le matin de la Résurrection. Mais n'anticipons pas.

Vivons ce carême au pas à pas. Chaque dimanche, quelque chose nous est donné, quelque chose nous est donné à tous comme quelque chose nous est donné aussi à chacun, chacune. Et ce que nous devons garder présent à l'esprit à tout moment, et chacun et chacune d'entre nous — je le redis encore une fois — : quelles que soient nos équations, quels que soient nos moments de vie, quelles que soient les difficultés que nous traversons, les actions de grâce aussi qui nous habitent, profondément, *le Seigneur est avec nous. Avec chacun, avec chacune d'entre nous.*

Reprenons donc cette prière qui devrait nous accompagner, qui devrait nous accompagner tout au long de notre chemin : « Accorde-nous, Seigneur, tout au long de ce carême, de progresser dans la vraie connaissance de Jésus le Christ ». En d'autres termes, accorde-nous de discerner dans l'humanité du Galiléen, ce signe vivant de l'amour de Dieu qu'a été Jésus, notre Sauveur.

Suivons-le jusqu'au bout. Suivons-le patiemment, au pas à pas. Il est avec nous, ai-je dit. Soyons-nous aussi avec lui !

AMEN